CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
60e LIVRAISON.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.



LE SAGE ET LE FOU

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS

PAR

MÉRY ET BERNARD LOPEZ

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 6 AOUT 1852.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LÉON DE COURVILLE, jeune homme à la mode.	MM. MAILLART
MAURICE COURTOIS, avocat.	LEROUX.
MONSIEUR THOMASSIN, riche propriétaire aux Ardennes.	ANSELME.
MADAME DUBOURG, peintre de portraits.	Mmes FAVART
MADAME NOGENT, jeune veuve, tenant maison meublée.	BIRON.
CLÉMENCE, fille de Thomassin.	THÉRIC.
ÉMERANTINE, couturière.	SAINT-HILAIRE

La scène se passe à Paris, en 1852, chez madame Nogent. — Les trois actes dans le même décor.

ACTE PREMIER

Un riche salon bourgeois; trois portes au fond et portes latérales au second plan; à droite, sur le devant de la scène, un sofa, à gauche, une cheminée avec glace et pendule. — Les indications sont prises de la salle.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME NOGENT, THOMASSIN, CLÉMENCE, entrant par le fond.

THOMASSIN.
Comment donner un bal à mon second étage!
Voyons si le premier me convient davantage.

MADAME NOGENT, précédant Thomassin et sa fille.
Un bel appartement! c'est le numéro trois.
Il vient d'être occupé par un major hongrois;
Et lorsqu'il est vacant, je le prends pour moi-même.
Le mobilier est neuf, d'une richesse extrême.
Voyez comme c'est grand, comme c'est spacieux!
Ah! pour donner un bal, vous serez beaucoup mieux
Qu'en votre logement à mon second étage!
S'il faut que votre bourse y trouve un avantage,
Louez donc ce local rien qu'un jour; en loyer
Je me contenterai de vous faire payer
Le prix d'une semaine.

THOMASSIN.
Oh! ma charmante hôtesse,
Je reconnais bien là votre délicatesse.

MADAME NOGENT, piquée et minaudant.
Hôtesse est un vieux mot.

THOMASSIN.
N'est-ce point un hôtel?

MADAME NOGENT.
Aucunement, monsieur, je ne tiens rien de tel.
De la confusion je serais désolée.
Je tiens, c'est meilleur genre, une maison meublée.

CLÉMENCE.
Mon père a si longtemps vécu dans son canton,
Qu'il ignore les mots du moderne bon ton.

MADAME NOGENT.
Je vous le disais donc. Pour donner une fête,
Chaque pièce est chez moi distribuée et faite:
On cause ici sans bruit; pour danser nous allons
Du côté du jardin dans les autres salons,

Et le fracas du bal ne peut pas vous distraire
Quand ici vous parlez en famille; au contraire.
Ah! comme je rêvais déjà depuis longtemps
D'avoir dans ma maison de ces bals éclatants
Qui font stationner, dans le plus noble style,
Calèches et landaus devant le péristyle.

THOMASSIN.

Étrangers à Paris, il nous faut votre appui.

MADAME NOGENT.

Que vous connaissez peu les grands bals d'aujourd'hui!
Sachez donc qu'on emprunte, en des salons illustres,
Guirlandes et festons, girandoles et lustres,
Grands laquais imposants, petits grooms exigus,
Vermeil seigneurial des riches ambigus.
Le système d'emprunt, étendant ses conquêtes,
Fait, dans plus d'un salon, emprunter des banquettes;
Et, tous nos jeunes gens se faisant vieux causeurs,
On a même parfois emprunté des danseurs.

THOMASSIN.

Rien ne sera trop beau pour marier ma fille.
J'aurai des conviés, amis de la famille.
Clémence et moi pourtant désirons recevoir
Quiconque vous voudrez amener demain soir,
Nous estimant heureux qu'à ce bal on assiste...

MADAME NOGENT, tirant un papier.

Merci, monsieur. — Je veux vous présenter ma liste.

Lisant.

Monsieur de Courville...

CLÉMENCE.

Ah!

MADAME NOGENT.

Quoi! vous le connaissez?

CLÉMENCE, avec embarras.

Si nous le connaissons!...

THOMASSIN.

Courville?... Mais assez.

CLÉMENCE.

Aux Ardennes, j'étais autrefois sa voisine.

THOMASSIN.

Le château de sa mère est près de mon usine.

MADAME NOGENT.

Ah! n'est-ce pas que c'est un jeune homme charmant?
Mais nous en parlerons dans un autre moment.
Voyez donc cette liste.

THOMASSIN.

A vous je m'en rapporte...
Et c'est l'appartement que plutôt il m'importe
De connaître...

MADAME NOGENT.

Venez, je veux vous faire voir
La pièce dont je fais quelquefois mon boudoir.
De mon mari défunt lorsqu'un ami s'informe,
J'y montre son portrait orné d'un uniforme.

Elle sort avec Thomassin par la gauche.

SCÈNE II.

CLÉMENCE, seule et rêveuse.

Léon, je m'en souviens! — Nous étions tous deux seuls,
A la grille du parc, dans l'allée aux tilleuls,
Cette dernière fois qu'ensemble nous parlâmes,
Rêvant un seul quatrain pour nos épithalames!...
Oh! c'était de ma part des aveux innocents,
Enfantillage pur!... Car, j'avais quatorze ans...
Et pourtant, malgré moi, quand j'y pense... j'en tremble!...
Quel hasard de nouveau nous fait trouver ensemble!
Fallait-il qu'avec moi Léon se rencontrât
Le soir de ce bal où je signe mon contrat?...
Et que vais-je éprouver tout à coup à sa vue?...
Remettons-nous... Depuis la dernière entrevue,
Quatre siècles bien longs, quatre ans se sont passés!
Ah! tous nos souvenirs doivent être effacés!...
Et qui m'assure encor que Léon reconnaisse
Celle que distingua sa première jeunesse?
Il n'est plus revenu là-bas au doux pays;
Et c'est sans trahison, du moins, que je trahis.

SCÈNE III.

THOMASSIN, CLÉMENCE.

THOMASSIN, à la porte à gauche.

Soit! provisoirement, au premier je m'installe.

A Clémence, en l'appuyant à lui.

Regarde! Il fait, je crois, très-clair dans cette salle
Pour finir ton portrait... Qu'en penses-tu?

CLÉMENCE, s'approchant.

Voyons!...
Bien!...

THOMASSIN.

J'ai dit de descendre et pinceaux et crayons...
Nous voilà seuls, ma fille; écoute-moi, Clémence...
Une nouvelle vie après demain commence
Pour nous. Ton mariage est arrêté; tu dois
Faire un très-bon accueil à Maurice Courtois;
C'est ton futur époux, un excellent jeune homme
Qui se fait respecter partout, quand il se nomme!
C'est un des avocats qui font le plus de bruit
Au Palais. Son état est fort bon; il conduit
A tout; un avocat, lorsqu'il a fait son stage,
Devient tout ce qu'il veut... et même davantage.
Qui sait? Puis, quant aux mœurs, le monde est très-content
Des mœurs de ce jeune homme, et voilà l'important!
Les mœurs!...

CLÉMENCE.

C'est très-bien; mais, je le dis sans reproche
Pour votre protégé, lorsque l'instant approche
De signer le cootrat, il retarde toujours,
Et pour tant de délais cherche mille détours.

THOMASSIN.

Je n'ai pas remarqué. — C'est assez que je sente
Que mon choix paternel te trouve obéissante;
Et je ne comprends pas, moi qui suis si joyeux,
Que la même gaîté ne soit pas dans tes yeux.

CLÉMENCE, souriant.

Je suis ce qu'une fille à mon âge doit être:
Que dirait-on de moi si je laissais paraître
Trop de joie? Avec soin je garde mes secrets:
Dans un hôtel garni les murs sont indiscrets.

THOMASSIN.

La prudence te vient, ma fille, de bonne heure.

CLÉMENCE.

Je cache encor deux jours ma joie intérieure,
Mais comme il faut avoir un visage riant
Vous verrez si je suis gaie en me mariant.

THOMASSIN.

Nous signons le contrat demain dans une fête!

CLÉMENCE.

C'est charmant! et déjà ma robe est toute prête.
J'ai des fleurs de Batton pour mes cheveux! Je vais
Commander un chapeau chez Maurice Beauvais.

THOMASSIN.

Mais où diable as-tu pris tous ces noms de toilette?

CLÉMENCE.

Mon éducation ne serait pas complète
Si je les ignorais!

THOMASSIN.

Où les a-t-elle appris?
C'est la première fois qu'elle vient à Paris.

CLÉMENCE.

Mais Paris vient chez moi tous les jours de l'année;
Je lis les feuilletons; vous m'avez abonnée
Au journal de la Mode, et cela vous fait voir
Que nous n'avons besoin de rien pour tout savoir.

THOMASSIN.

Elle en sait plus que moi.

CLÉMENCE.

Beau miracle! vous êtes
Enfoncé tous les jours dans deux ou trois gazettes;
Mais sans lire jamais les feuilletons... Eh bien!
Dans les Premiers-Paris on n'apprend jamais rien.

THOMASSIN, à part.

Voilà ce qu'on appelle une fille ingénue!

Avec un soupir.

Ah!

CLÉMENCE, regardant la pendule.

Madame Dubourg n'est pas encor venue!
Elle m'a demandé deux séances; je crois
Que, pour peindre un portrait, on en met plus de trois...
Mon père, vous serez content du mien, ma pose
Est charmante: je tiens à la main une rose;
Je suis nonchalamment assise, et je souris
De bonheur, en songeant que j'habite Paris.
Oh! madame Dubourg est une grande artiste!

THOMASSIN.

Mais elle a, je le sais, des motifs d'être triste.
J'ai connu son mari; c'était un libertin,
Trois fois plus âgé qu'elle... et, par un beau matin,
Ayant et la poitrine et la bourse malades,
Le Dubourg a cinglé, je crois, vers les Barbades.

CLÉMENCE.

Où sans doute il est mort?

THOMASSIN.

Ah! qui peut le savoir?...

Madame Dubourg entre très-agitée.

SCÈNE IV.

CLÉMENCE, THOMASSIN, MADAME DUBOURG.

THOMASSIN.

C'est elle.

MADAME DUBOURG, *hors d'haleine.*

Permettez, monsieur.... je veux m'asseoir.

CLÉMENCE.

Ah! mon Dieu! qu'avez-vous?

MADAME DUBOURG.

Je suis toute troublée...
Daos ce maudit Paris, une femme isolée
Est à plaindre!... Devant le café Cardinal
Un jeune homme... un lion qui lisait un journal
S'est jeté brusquement devant moi...

THOMASSIN.

Quelle audace!

MADAME DUBOURG.

On insulte toujours une femme qui passe!
C'est la mode aujourd'hui... moi, j'ai hâté le pas;
Il était sur ma trace, et ne me quittait pas;
Mais ce n'est rien... voyez comme j'étais émue!
J'ai vu... mon bracelet d'or... tomber dans la rue,
Et ma main qui tremblait n'a pu le retenir!
J'en suis au désespoir... c'était un souvenir!

CLÉMENCE.

De votre mari?

MADAME DUBOURG.

Non... oui... j'ai perdu la tête!...
Il me l'avait donné la veille de ma fête.

On entend du bruit. Suspension.

SCÈNE V.

Les Précédents, COURVILLE.

LÉON.

Paraissant au fond avec un garçon. — Au garçon d'hôtel.

Ne dis rien à madame... ici je veux entrer.

Il s'avance et reste stupéfait en apercevant Clémence.

C'est elle! quel bonheur me la fait rencontrer!...
Oui, c'est elle!...

CLÉMENCE, *à part.*

Léon!... Oui, Léon de Courville!...

Elle sort avec précipitation.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, moins CLÉMENCE.

LÉON, *à madame Dubourg en rendant le bracelet.*

Un bracelet perdu dans cette grande ville
Ne se retrouve pas, c'est le sort des bijoux;
Une fois le hasard se fait galant pour vous.

MADAME DUBOURG.

C'est bien, monsieur; je n'ai que des grâces à rendre.

THOMASSIN, *montrant la porte à gauche.*

Ma fille en cette pièce a voulu vous attendre.

Madame Dubourg salue et sort du même côté que Clémence.

SCÈNE VII.

THOMASSIN, LÉON DE COURVILLE.

THOMASSIN.

Mais je le reconnais!... Monsieur Léon!... C'est lui!...

LÉON. *Il se retourne vers Thomassin et le reconnaît, ils se serrent la main.*

Ah! monsieur Thomassin!... je savais qu'aujourd'hui
Quelque chose d'heureux m'arriverait sans doute,
Car je n'ai rencontré, ce matin, sur ma route,
Que des femmes avec un visage charmant;
Ce présage public me trompe rarement.
Vous à Paris!

THOMASSIN.

Mais oui.

LÉON.

Vraiment, quelle aventure
Vous a donc fait quitter votre manufacture,
Et puis, par un hasard, pour moi fort obligeant,
Vous amène à Paris, chez madame Nogent?

THOMASSIN, *avec mystère.*

J'y viens pour une affaire... une affaire majeure,
Et nous en causerons...

LÉON.

Causons-en.

THOMASSIN.

Tout à l'heure.
Nous avons bien le temps de causer entre nous
De ces choses... Voyons, mon cher, que faites-vous?

LÉON.

Ce qu'on fait à Paris; je ne fais rien; j'existe :
Moi seul, je reste gai, dans ce siècle si triste;
Je cultive les jours, j'effeuille les instants :
Je suis jeune, depuis... que je n'ai plus vingt ans.
Par de charmants secrets, que ma pudeur doit taire,
Je chasse de chez moi l'ennui célibataire;
Je m'instruis au métier du mariage; mais,
Pour m'instruire longtemps, je n'épouse jamais.
Des richesses du cœur ma bouche est si prodigue
Que je manquerais d'air dans une seule intrigue.
Pour respirer à l'aise, il me faut des amours
Qu'un plaisir inconstant rajeunit tous les jours.
Enfin, si vous voulez lire au fond de mon âme,
Je suis né trop jaloux pour n'aimer qu'une femme;
J'en aime donc plusieurs à la fois; c'est ainsi
Que j'épargne à mon front les rides du souci.
Le calme intérieur du couvent cénobite
N'abandonne jamais la maison que j'habite;
Les scènes de fureur que les femmes nous font
Ne lézardent jamais mon tranquille plafond;
Jamais la jalousie, à mon seuil, ne déchaîne
Un amour isolé, ce frère de la haine :
Dans Paris, mon amour éparpille un sérail;
Les sultans l'ont en gros, je le cueille en détail.
Sous la sérénité de l'azur qui m'abrite,
J'ai tissu l'édredon soyeux du sybarite;
Et si mes voluptés trouvent une douleur
C'est le pli d'une gaze, ou le pli d'une fleur.

THOMASSIN, *consterné.*

Quelles mœurs!

LÉON.

Excusez les vices du bel âge;
La faute est à Paris, qui n'est pas un village,
Mais un département, et dont les horizons
Ont cinq cent mille amours et vingt mille maisons.
Voulez-vous maintenant que tout change de face,
Cher monsieur Thomassin? Voulez-vous que je fasse
Ma révolution en trois jours?

THOMASSIN.

Je veux bien;
Et dites-moi, pour vous, ce qu'il faut faire?

LÉON.

Rien.
Donnez-moi votre fille, et je pars; j'abandonne
Paris, ce qu'il promet, ce qu'il vend, ce qu'il donne;
Je vais m'ensevelir comme dans un couvent,
Chez vous; et j'étudie, et je me fais savant;
Pour tous les villageois je bâtis une école;
Je deviens président d'un comice agricole;
Je deviens philanthrope enragé; je maigris;
Je teins mon frac en vert et mes cheveux en gris;
J'élève les moutons, les bœufs, les orphelines,
Les chèvres du Thibet, les races chevalines;
C'est l'œuvre de Clémence; accordez-moi sa main,
Je suis jeune aujourd'hui, j'aurai cent ans demain.

THOMASSIN, *ému.*

Eh bien, je suis charmé de tout ce que vous dites;
Vos paroles, je crois, ne sont pas hypocrites;
Et qu'il me serait doux, à parler franchement,
D'être votre soutien pour ce beau changement;
Mais...

LÉON.

Point de *mais*, monsieur Thomassin, je vous prie;
Dès ce soir, au plus tard, je vends ma galerie,
Trente tableaux de choix, dont la vente est toujours
Annoncée, et qu'on vient voir chez moi tous les jours.
Je ne les vends jamais; j'en demande des sommes
Fabuleuses, au temps d'avarice où nous sommes;
Et tout Paris oisif vient perdre ses moments
A ce musée, ouvert dans mes appartements.
Pour dorer mes ennuis, voyez ce que j'invente,
Cher monsieur Thomassin! une éternelle vente!
Afin que toute femme ait le droit, belle ou non,
D'y venir sans jamais compromettre son nom.
Eh bien, pour commencer une nouvelle vie,

Voilà ce qu'aujourd'hui même je sacrifie;
Et je me fais, afin de rompre avec Paris,
Commissaire-priseur, pour tout vendre à vil prix.

THOMASSIN.

Ne vendez rien... je suis forcé de vous apprendre
Que j'ai déjà choisi...

LÉON.

Mes tableaux ?...

THOMASSIN.

Non, un gendre.

LÉON.

Que dites-vous?

THOMASSIN, *souriant avec malignité.*

Je dis que depuis bien longtemps
On connait et vos mœurs et vos goûts inconstants.
Près de l'usine dont je suis propriétaire,
Votre mère possède, à titre héréditaire,
Un domaine légué par vos nobles aïeux.
Aussi, comme voisin, vous connaissant bien mieux,
Je dis que de nos bois arpentant les lisières,
Vous avez quelquefois compromis des rosières!...

LÉON.

Passons sur ces détails.

THOMASSIN.

Je dis que depuis lors,
Eussiez-vous été fils de princes ou de lords,
Ayant des droits sur tout, à tout pouvant prétendre,
J'ai juré que jamais vous ne seriez mon gendre.
J'ajoute que, chez moi, c'est un point résolu.
L'époux de mon enfant par moi doit être élu.
Et je donne à ma fille un trésor de ménage,
Un avocat n'ayant rien des goûts de son âge,
Jeune homme du moment et vieillard du passé,
Méthodique, frugal, studieux, compassé,
Et qu'enfin j'ai connu par une plaidoirie
Qui m'a valu, monsieur, vingt arpents de prairie.

LÉON.

Ce gendre, quel qu'il soit, je voudrais bien le voir.

THOMASSIN.

C'est aisé, car bientôt je vais le recevoir.

LÉON.

Tant mieux! nous viderons la querelle en famille.
Je l'attends; et s'il vient parler à votre fille,
Je l'arrête; et s'il veut marcher droit à son but,
Je le tue; il me faut cela pour mon début!

THOMASSIN, *effrayé.*

Revenez au bon sens!...

LÉON.

Et quel est ce jeune homme?

THOMASSIN, *allant à la porte.*

Que vous importe?.. il vient!.. je l'entends...

LÉON.

Il se nomme?

THOMASSIN.

Courtois...

LÉON.

Et son prénom?

THOMASSIN.

Maurice... Le voici!

LÉON, *à part, consterné.*

Bon! c'est un coup de foudre en plein soleil... Merci,
Destin!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MAURICE COURTOIS.

MAURICE, *allant à Thomassin et lui serrant la main.*

Mon cher beau-père!

THOMASSIN.

Ah! cette exactitude
Me plait, monsieur Courtois.

MAURICE.

J'ai formé mon étude
Pour trois jours; à trois jours mes procès sont remis.
J'ai tout congédié, clients, clercs et commis,
Code, dossiers, exploits, procédure civile...

LÉON, *s'avançant.*

Tous les ennuis, enfin...

MAURICE, *se retournant.*

Ah! Léon de Courville!

(*Ils se serrent la main.*)

THOMASSIN.

Vous vous connaissez donc beaucoup?

MAURICE.

Je l'ai tiré
D'un mauvais cas.

THOMASSIN, *joyeux.*

Vraiment?

LÉON.

Je t'ai bien admiré
Ce jour-là... cher Maurice...

THOMASSIN.

Et pourrait-on connaître
Le...?

LÉON.

Voici... Je prenais d'assaut une fenêtre
A minuit, sans passer par la porte... Je tais
Le nom, le numéro, la rue où je montais...
Une patrouille grise, à ce même instant passe,
Et voit un être humain suspendu dans l'espace,
A trente pieds du sol... L'héroïque sergent
M'ordonne de descendre et d'être diligent.
J'obéis; il fallait jouer un rôle infâme,
Pour sauver mon honneur, compromettre une femme.
Je ne balançai point... en prison je fus mis,
Et de deux noms, le mien seul resta compromis.

THOMASSIN.

Je comprends; c'est alors que votre ami Maurice
Vous rendit au Palais...

LÉON.

Un éclatant service.
Car la fenêtre avait un mari; jaloux; né
En Corse; un Othello, mais perfectionné.
Il soupçonnait un peu, du moins je le suppose,
Avec son œil vitré, le fin fond de la chose,
Et, pour bien se venger d'un semblable malheur,
Me faisait volontiers passer pour un voleur.
Si j'étais relâché comme amant, — sur son âme
Il jurait qu'à l'instant il poignardait sa femme.
Oh! plutôt que cela, quoi qu'il pût arriver,
Je me serais perdu, certes, pour la sauver!

Il serre la main de Maurice.

Je lui dis : Imagine! invente! enfin découvre
Un moyen quel qu'il soit pour que ma prison s'ouvre!..
Fais au besoin, ami, ce que dans pareil cas,
Pour sauver leurs clients, font les grands avocats;
Ta parole, pour moi, peut se changer en manne.
Affirme hardiment que je suis monomane.
Quand par le substitut je vais être attaqué,
Invoque adroitement mon cerveau détraqué.
Tu te frappas le front, tu te grattas l'oreille;
Ta harangue pour moi n'eut jamais sa pareille!
Oui! tu te rappelas, ingénieux Courtois,
Qu'un homme peut la nuit s'exposer sur les toits,
Sans craindre de tomber d'un bond au vestibule...
Tu me fis noblement passer pour somnambule!
En cette qualité je n'étais pas amant,
Et le Corse n'eut pas à remplir son serment;
Et tu prouvas qu'on dort bien en toute posture;
Et tu fus approuvé par la magistrature!...

THOMASSIN.

Quelle fâcheuse affaire il avait sur les bras!

MAURICE, *à Thomassin.*

Mais il n'est pas du bois dont on fait les ingrats.

LÉON, *à part.*

J'avais un bienfaiteur au monde, on le marie
Avec Clémence! il faut garder ma galerie,
Et vivre en philosophe, en dorant tous mes jours,
Et me faire trois cent soixante-cinq amours
De rente; c'est conclu.

THOMASSIN.

Vous êtes, mon cher gendre,
Un Cicéron moderne, et j'irai vous entendre
Au Palais.

LÉON.

Au Palais! La tribune l'attend!
Maurice, avant six mois, sera représentant!
Aujourd'hui, c'est par là qu'un jeune homme commence.

MAURICE.

Marions-nous d'abord...

THOMASSIN.

Bien! allons voir Clémence...
Elle pose... On lui fait son portrait au pastel...

Thomassin sort par la gauche, en invitant les deux jeunes gens à le suivre.

SCÈNE IX.

MAURICE, LÉON.

MAURICE.

Viens saluer ma femme.

LÉON.
Oh! non... j'ai dans l'hôtel
Une visite à rendre à des Anglais.
MAURICE.
Va vite
Et reviens-nous bientôt... tu sais que je t'invite
A ma noce.
LÉON.
Merci.
MAURICE.
Tu te fais donc prier?
LÉON.
En y venant, j'aurais peur de me marier.
Je crains, dans les fléaux qui menacent mon âge,
Le plus contagieux de tous, le mariage,
Et je demande à Dieu que ma lune de miel
Brille par son absence à l'horizon du ciel.
MAURICE.
Jeune fou!
LÉON.
C'est un mot corrompu par l'usage,
Et qui souvent devient synonyme de sage.
Maurice sort.

SCÈNE X.

LÉON, *seul.*

Jeune fou! me dit-il; lui, c'est un sage; il prend
Une femme; il épouse un capital qui rend
Vingt mille francs de rente, en style de notaire;
C'est un sage! la dot le fait propriétaire
Du jour au lendemain; il spécule très-bien,
Et tire habilement un million de rien!
C'est un sage! mais moi, si je m'éloigne vite
De la noce et du bal où ce mari m'invite,
Où je puis apporter des souvenirs d'amour
Qui terniraient l'azur virginal de ce jour,
On me traite de fou!... Ton bienfait qui me lie
M'oblige sagement à garder ma folie,
Maurice! et si jamais je reprends ma raison,
Va! sans être invité, j'entre dans ta maison.
Maurice revient très-agité.

SCÈNE XI.

LÉON, MAURICE.

MAURICE.
Tout est perdu, Léon!
LÉON.
Voyons... parle... raconte...
Que s'est-il donc passé?
MAURICE, *accablé.*
Laisse-moi dans ma honte,
Ne m'interroge pas...
LÉON.
Je veux t'interroger;
S'il s'agit d'un péril, je veux le partager.
MAURICE.
Merci!... tu ne peux rien... Je ne sais que résoudre.
Quelle fatalité, mon Dieu!... quel coup de foudre!
LÉON.
Veux-tu donc t'expliquer enfin plus clairement?
MAURICE, *bas.*
Sais-tu ce que j'ai vu dans cet appartement?
LÉON.
Non.
MAURICE.
Elle, mon ami!
LÉON.
Qui? mais qui donc elle?
Explique-toi.
MAURICE.
Clotilde!...
LÉON, *de plus en plus étonné.*
Ah! Clotilde?... et laquelle?...
Il en est plus de vingt par rue et par faubourg.
Quelle Clotilde, enfin?
MAURICE.
Ah! madame Dubourg!
LÉON.
Ah! madame Dubourg!
MAURICE.
Comprends-tu?
LÉON.
Ton front blême,
Courtois, m'a fait enfin résoudre ce problème;
Mon amitié naïve, éloignant tout soupçon,
Donnait trop de vertus à tes mœurs de garçon.
Paris compte un quartier dont l'amour est le maire;
Le mariage y reste à l'état de chimère,
Tu t'es marié là?
MAURICE, *d'un ton pudibond.*
Pour plus d'une raison,
Nous ne demeurons pas dans la même maison.
Ma réputation par le succès accrue...
LÉON, *l'interrompant.*
Et vous ne logez donc que dans la même rue?...
MAURICE, *avec pudeur.*
Nous sommes séparés par trente numéros.
LÉON, *riant.*
Tartufe, dans son genre, enfante des héros!
MAURICE.
Ah! ne m'accable pas... Tout à l'heure son âme
A paru s'échapper dans un regard de flamme;
Elle a laissé tomber deux mots plus éloquents
Que tous mes plaidoyers...
LÉON.
Quels sont ces mots?
MAURICE.
Cinq ans!
Oui, cette femme — à toi, Léon, je le confie,
M'a donné son amour et cinq ans de sa vie!
Cinq ans d'affection, cinq ans de dévouement,
Cinq ans de jours heureux, passés comme un moment.
Elle fut ma raison dans l'ardent premier âge;
Dans mes abattements elle fut mon courage;
Ma muse auprès de qui mon travail s'achevait;
Puis quelquefois ma sœur veillant à mon chevet.
Que te dirai-je, ami? Si le monde consacre
Le mariage seul, et non son simulacre,
Il semble, après cinq ans, qu'on ne redoute rien;
Une intrigue paraît sainte comme un lien;
Après cinq ans, l'amour s'associe à l'estime
Et se donne un vernis d'union légitime.
LÉON.
Moi je n'en eus jamais de cette longueur-là;
Je te crois sur parole... et la fin?
MAURICE.
M'y voilà :...
J'ai voulu m'établir... Tu comprends tout de suite
Qu'il fallait réformer mes vieux plans de conduite,
Rompre avec mon passé frivole et tout bannir
De mon cœur, pour entrer pur dans mon avenir.
Comme je n'avais point de reproche à lui faire,
J'ai cessé brusquement de la voir; je préfère
Ce genre de rupture à ces emportements
Qui servent de prétexte au commun des amants.
Quinze jours sont passés; je crois que je commence
Une nouvelle vie... et là... près de Clémence
Je rencontre Clotilde...
LÉON.
Ah! mon Dieu!
MAURICE.
Tout mon sang
Se glace, et je recule en la reconnaissant!...
LÉON.
Écoute, mon ami, ces sortes d'aventures
Offrent, pour dénoûment, de nombreuses ruptures,
Et selon qu'on nous aime, ou bien que nous aimons,
Il y faut déployer plus ou moins de poumons.
Que te dirai-je, ami? Pour te délivrer d'elle,
Prouve-lui clairement qu'elle fut infidèle,
C'est toujours vraisemblable.
MAURICE, *très-vivement.*
Oui, mais ce n'est pas vrai
Pour elle; et vainement je le lui soutiendrai.
LÉON.
Fat!
MAURICE.
Non, mais je lui dois et rends cette justice.
LÉON.
Oh! tu l'aimes toujours.
MAURICE.
Non, Léon.
LÉON.
Si, Maurice.
MAURICE.
Non, te dis-je!
Avec agitation.
Elle vient, je crois, de ce côté...

LÉON, écoutant.
Oui, c'est le frôlement d'un satin irrité!...
Madame Dubourg entre par la porte à gauche.

SCÈNE XII.

MADAME DUBOURG, MAURICE, LÉON.

MADAME DUBOURG, à part.
Il n'est pas seul!
Allant à Maurice, et d'un ton impérieux :
Monsieur, votre bras.
MAURICE, irrésolu.
Mais, madame!...
MADAME DUBOURG, indiquant la porte à gauche.
Voulez-vous que plus haut ici je le réclame?...
Maurice, comme obéissant à une fascination, lui donne le bras et sort avec elle par le fond.

SCÈNE XIII.

LÉON, seul.

Par une femme ainsi se voir humilié!
C'est trop fort!... pauvre esclave à sa chaîne lié,
Il marche avec les pieds d'autrui! Voilà bien l'homme,
Le fou, qui de sagesse a reçu le diplôme!
Moi, qui n'admis jamais un amour exigeant,
Je descends au salon de madame Nogent;
Car j'ai mis dans l'herbier de mes tendres annales
Cette fleur printanière aux grâces automnales!...
Mais de peur que trop fort mon âme l'adorât,
Je me suis souvenu d'un vers de feu Dorat,
Qui, saisi de regret pour les folles tendresses,
Disait : Il est passé le temps des cinq maîtresses!...
Et je n'ai pas voulu, même encore aujourd'hui,
Pouvoir prendre pour moi ce qu'il disait pour lui!...
Comptant sur ses doigts.
De Rieux, grande dame, et Léda, financière
(De mon cœur toute classe est la créancière),
Un bas-bleu diaphane, au lyrisme exigeant;
Trois. — Quant au tiers-état, c'est madame Nogent;
Quatre! — Donc, en comptant la vive Émerantine,
Total, cinq! O Dorat, dans ton goût je m'obstine!
— C'est bien pourquoi je puis venir demain au bal,
En ami de Maurice, et non pas en rival!...
D'un amour qui m'enchaîne un autre me délivre;
Les femmes sont pour moi les feuillets d'un seul livre :
Je mets en cinq tableaux la même passion;
Et suis aussi changeant... qu'une conviction.
Il sort.

ACTE DEUXIÈME

Même décor qu'au premier acte. — Le fond est illuminé pour un bal.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME NOGENT, ÉMERANTINE.

Madame Nogent est debout devant la glace. Émerantine met la dernière main à sa toilette.

MADAME NOGENT, à Émerantine.
Ma toilette de bal est-elle bien?
ÉMERANTINE.
Vous êtes
Du goût le plus exquis dans toutes vos toilettes,
Du soin le plus charmant, le plus délicat; mais
Je vous trouve ce soir plus belle que jamais.
MADAME NOGENT.
Grâce à votre talent...
ÉMERANTINE.
Non, grâce à votre taille
Si bien prise, madame... Oh! lorsque je travaille
Pour vous, je suis à l'aise, et ne redoute rien,
Et je sais qu'en public mon ouvrage ira bien,
Car si quelque défaut à mes yeux se dérobe,
Un corps parfait toujours doit corriger la robe.
MADAME NOGENT.
Flatteuse!...
ÉMERANTINE.
Quel corsage! uni comme un miroir...
Comme ils seront heureux ceux qui pourront vous voir
Danser toute la nuit!... avec quelle tristesse
Je regrette ce soir de n'être pas comtesse!
Voilà qu'il me faut fuir, là, tout juste au moment
Où je voudrais rester pour voir ce bal charmant.
MADAME NOGENT.
Ah! j'entends annoncer quelqu'un!
ÉMERANTINE.
Je me retire...
A part.
J'évite ce quelqu'un... j'aurais trop à lui dire...
Elle sort à gauche avec la femme de chambre.

SCÈNE II.

MADAME NOGENT, LÉON, un bouquet à la main.

LÉON.
J'arrive le premier.
MADAME NOGENT.
C'est louable, vraiment!
Je vous reconnais bien à cet empressement.
LÉON.
Avant tout, permettez que je vous complimente!...
Vous êtes à ravir; cette robe est charmante!
Quel luxe! quel éclat! quel goût délicieux!
Un ensemble si beau fait le charme des yeux,
Et tout adorateur ému qui vous contemple,
Croit que votre salon va se changer en temple.
MADAME NOGENT.
Vous me dites cela... c'est fort beau; mais pourtant
A bien d'autres que moi vous en dites autant.
LÉON.
A qui, madame?
MADAME NOGENT.
Mais d'abord, monsieur, à toutes.
LÉON.
Gardez-vous de le croire.
MADAME NOGENT.
Oh! je n'ai plus de doutes,
Et du moins, quant à trois.
LÉON.
Qu'avez-vous donc appris?
MADAME NOGENT.
Ces choses-là toujours s'apprennent à Paris;
Et quoi qu'on ait écrit, je crois que sur la terre
Il n'est pas une ville avec moins de mystère.
LÉON.
Vous m'intriguez beaucoup; je serais curieux
De savoir...
MADAME NOGENT.
Quoi! trois noms? Madame de Rieux,
Puis Léda, puis, enfin, Sigismond de Saint-Ange,
Femme-auteur, un bas-bleu qui, pour donner le change,
Prend ce nom masculin, — pseudonyme charmant
Qui lui vient d'une terre, ou, dit-on, d'un amant. —
Ma jalousie est-elle assez bien éclairée?
LÉON.
Elle est sans fondement aucun, belle adorée.
MADAME NOGENT.
Ah! l'effronté menteur! si jamais je vous crois!...
LÉON.
J'ai rompu ce matin avec toutes les trois!
MADAME NOGENT.
C'est bien plus fort, monsieur. — Léon, dois-je vous croire?
LÉON.
Je pourrais, au besoin, vous en donner l'histoire
Avec tous ses détails.
MADAME NOGENT.
Fi donc! de tels aveux!
Puis-je les vouloir?
LÉON, bas, en souriant.
C'est le plus cher de ses vœux.
MADAME NOGENT.
Je crains à chaque instant que le monde n'arrive.
LÉON.
Prêtez en attendant une oreille attentive.
MADAME NOGENT.
Ce sera malgré moi. Mais quoi! vous souriez!
Voyons, commencez donc!
LÉON.
Écoutez-moi... Voyez
Avec quel tact aisé, quelle grâce ingénue
Je quitte une beauté, quand je l'ai trop connue...
Madame de Rieux, rêvant un autre Éden,
M'a prié de la suivre aux eaux de Wiesbaden :
Or, cette excursion ne me convenait guères,

Et nous avons rompu sans des plaintes vulgaires...
Pour celle qui répond au doux nom de Léda,
C'est une Danaé de la place Bréda,
Non moins inaccessible en son humeur affable
Que la dame inventée autrefois par la Fable;
Et comme Jupiter, tout moderne Mondor
Ouvrirait son boudoir avec une clé d'or.
Elle ne mentait pas avec ses lèvres d'ange
Lorsqu'elle m'avouait un seul agent de change;
Mais j'ai voulu savoir toute la vérité;
C'étaient trois-tiers d'agent qui formaient l'unité!
L'addition pouvait lui paraître correcte;
Les chiffres aujourd'hui sont tout ce qu'on respecte!
Je n'ai plus maintenant qu'à vous narrer à fond
Mon dénoûment avec la belle Sigismond,
Femme pleine de style et de désinvolture,
Menant de front son âme et la littérature;
Élégiaque auteur, vivant de son état,
Avec la pension qu'elle tient de l'État.
Rompre avec un bas-bleu n'est pas chose commode;
J'ai trouvé Sigismond en train de faire une ode...
Contre un sexe trompeur... pas le vôtre... le mien...
Avant de l'écouter, je la trouvais très-bien,
Mais elle me l'a lue... et c'est la catastrophe.
J'ai critiqué deux vers à la fin d'une strophe.
Sigismond, en courroux, sur-le-champ m'affirma
Qu'elle m'ôtait le droit de l'appeler Irma;
Je la vois irritée; aussitôt je m'écrie :
Quoi! la plus jeune muse est changée en furie!
Qu'en dira Mnémosyne? et qu'en dit Apollon?
Et la sainte colline? et le sacré vallon?
J'oubliais, en faisant ainsi du sel attique,
Que mon bas-bleu brillait d'indigo romantique;
Jugez! je prends gants, stick, deux chapeaux,... et je pars,
La laissant poings serrés, cheveux et vers épars!
Oui, voilà ma journée avec ses aventures!
Trois insolubles nœuds coupés par trois ruptures!
Voyez comme, ici-bas, l'amour est limité,
Et combien peu d'instants dure une éternité!

MADAME NOGENT.

Vous êtes, savez-vous, un homme abominable.

LÉON.

Je n'attendais pas moins qu'un compliment semblable.

MADAME NOGENT.

Non, je veux vous haïr.

LÉON.

Haïssons-nous toujours.
La haine fait très-bien au milieu des amours!

Il porte à ses lèvres la main de madame Nogent. — Thomassin entre au même moment.

SCÈNE III.

MADAME NOGENT, LÉON, THOMASSIN.

THOMASSIN, *à part.*

Ah! je n'espérais pas des surprises pareilles!...
Il faudrait à Paris manquer d'yeux et d'oreilles.

MADAME NOGENT, *à Léon.*

Le monsieur du second! Que va-t-il donc penser?

LÉON, *à madame Nogent.*

Oh! rassurez-vous... rien qui vous puisse offenser.

Plus haut à Thomassin.

Je rendais à madame un tribut légitime.

Faisant le geste de porter une main galamment à ses lèvres.

Comme tradition, je suis l'ancien régime.

THOMASSIN, *ricanant légèrement.*

En chevalier français vous lui baisiez la main!

LÉON.

J'ai des velléités du faubourg Saint-Germain.

THOMASSIN, *de même.*

Je ne connaissais pas ces coutumes mondaines.

LÉON.

Montrez donc qu'on n'est pas moins galant aux Ardennes
Chez monsieur Thomassin!

THOMASSIN, *à part.*

Ah! ma foi, c'est trop fort!

LÉON.

Pouvez-vous hésiter?...

MADAME NOGENT, *tendant sa main.*

Vous faut-il un effort?

THOMASSIN, *abasourdi.*

O monsieur! ô madame!

Après un certain embarras et une pantomime comique, il finit par porter à ses lèvres la main de madame Nogent.

MADAME NOGENT, *à Thomassin.*

Et veuillez donc la prendre,
Pour que nos invités cessent de nous attendre!...

Thomassin prend la main de madame Nogent, et sort avec elle.

SCÈNE IV.

LÉON, *seul, un bouquet à la main.*

Je garde le bouquet! suis-je assez négligent!...
Je ne l'ai pas offert à madame Nogent!...

SCÈNE V.

MAURICE, LÉON.

MAURICE, *très-agité.*

Ah! je le trouve seul! que je m'en félicite!

LÉON.

Que s'est-il donc passé? Voyons, raconte vite!

MAURICE.

J'ai suivi tes conseils, Léon!...

LÉON.

Eh bien?

MAURICE.

Eh bien!
Apprends qu'avec Clotilde ils ne servent à rien!
Rupture violente ou bien à l'amiable,
Arrangement paisible, ou vacarme effroyable,
Rien ne m'a réussi... tu peux seul me sauver.

LÉON.

Par quel moyen, Maurice?

MAURICE.

Ah! tu dois le trouver!...
Ne vois-tu rien?

LÉON.

Je vois ta figure défaite!...
Et madame Dubourg va venir à la fête...

MAURICE.

Hein!... Comment le sais-tu?

LÉON.

Par madame Nogent,
Qui se pique de faire un choix intelligent
D'invités.

MAURICE.

Quoi! Clotilde! elle viendra?

LÉON.

Sans doute;
Quelle femme ne vient, quand l'homme la redoute?
Que vas-tu faire?

MAURICE, *prêtant l'oreille.*

Écoute... on l'annonce... j'entends
Madame Dubourg...

LÉON.

Oui...

MAURICE.

Ne perdons pas le temps;
Je ne vois qu'un moyen; Léon, ami fidèle,
Le plus reconnaissant; empare-toi donc d'elle
Avec ta jeune audace, et ne la quitte pas;
Tant que dure le bal, mets tes pieds dans ses pas;
Prodigue ton esprit et tes ruses secrètes;
Éblouis-la du feu de tes mille facettes;
Tout nous aide et nous sert, la musique, le bruit,
La foule, les polkas, le charme de la nuit,
Ce délire fiévreux, cette ardente furie
Qu'excite dans un bal la vierge qu'on marie,
Atmosphère enivrante, où le sage abattu,
Voit faner devant lui la rose et la vertu:
Mêle à ce tourbillon ta parole hardie:
Lance un tison de plus au foyer d'incendie!
Sauve-moi! sauve-moi! Je confie à ta main
Ma fortune, qui peut s'anéantir demain!

LÉON.

C'est là du superflu; deux mots pouvaient suffire.
Qu'ai-je à te refuser? Faut-il parler, écrire,
Agir pour toi? Mon être à ton être est lié,
Je te l'ai dit vingt fois, et n'ai rien oublié!

MAURICE.

Oh! tu me rends la vie.

LÉON.

A présent, je t'invite
A sortir.

MAURICE.

Si je vois Clotilde, je l'évite.

LÉON.

Si la loi le permet aux jeunes avocats,
Va danser deux schotischs, ajoute deux polkas,

Et reviens; je promets réussite certaine
Si l'affaire n'est pas renvoyée à huitaine.

MAURICE.

Oh! séance tenante, il faut que mon procès
Se gagne; ton client t'impose le succès.

Il serre la main de Léon, et sort.

SCÈNE VI.

LÉON, UN DOMESTIQUE, *entrant avec un plateau.*

LÉON, *reprenant le bouquet.*

Mon bouquet peut à point m'aider dans cette affaire.

LE DOMESTIQUE.

Orgeat! punch.

LÉON, *se retournant comme effrayé, puis se rassurant.*

Antithèse en plateau... je préfère
Le punch... j'en ai besoin... inventons du nouveau...
Naïade du Cocyte, inspire mon cerveau!
A quelle mission le hasard me destine,
O Clémence!

Émerantine a entr'ouvert la porte à droite pendant ces vers.

SCÈNE VII.

LÉON, *un verre de punch à la main;* LE DOMESTIQUE, *toujours derrière lui;* ÉMERANTINE, *à demi cachée par la porte.*

ÉMERANTINE, *répétant avec affectation.*

O Clémence!

LÉON.

Ah! bien! Émerantine!
Il me manquait cela!... Que faites-vous ici?

ÉMERANTINE.

Mes robes sont au bal, et j'ai le droit aussi
De les suivre...

LÉON.

Espionne!

ÉMERANTINE.

Ah! quelle horreur!

LÉON.

Vous l'êtes,
Non pas pour voir l'effet produit par vos toilettes,
Mais pour faire demain un long procès-verbal
Des secrets amoureux découverts dans ce bal.

Il retient le domestique, et prend un autre verre de punch.

ÉMERANTINE.

J'en ai vu beaucoup trop...

LÉON.

Alors, que vous importe
Le reste?... Rentrez donc, et fermez cette porte,
Ce n'est pas votre place.

ÉMERANTINE.

Elle me convient mieux.
Les oreilles ici remplacent bien les yeux.
J'écouterai sans voir.

LÉON, *faisant signe au domestique de se retirer.*

Vous êtes donc jalouse?

ÉMERANTINE.

Oui...

LÉON.

De Clémence?

ÉMERANTINE.

Oui.

LÉON.

Bon! est-ce moi qui l'épouse?

ÉMERANTINE.

Non, mais je vous connais!... Vous voulez obtenir
Quelque mandat d'amour tiré sur l'avenir.

LÉON.

Ah! vous me supposez des plans un peu précoces.
Moi, tromper un mari la veille de ses noces!

ÉMERANTINE.

Mais si l'on vous laissait faire votre chemin,
La veille vous plairait mieux que le lendemain.

LÉON, *regardant au fond.*

Eh bien, soit!... Mais, rentrez, on vient...

ÉMERANTINE.

Non, je m'obstine
A rester, pour tout voir...

LÉON, *avec tendresse.*

Ma chère Émerantine!...

ÉMERANTINE.

Je cède, mais je veux ma récompense ici.
Donnez-moi ce bouquet.

LÉON, *le lui donnant.*

O! mon Dieu! le voici!...

Il lui embrasse la main. Au même moment, Thomassin paraît à gauche.

SCÈNE VIII.

THOMASSIN, LÉON, ÉMERANTINE.

THOMASSIN, *à Léon.*

Je vous y prends encor!...

LÉON.

Ah!

THOMASSIN, *à Léon.*

Toujours des conquêtes!
Vous êtes donc toujours le même?

LÉON.

Non.

THOMASSIN.

Vous l'êtes!

LÉON.

Voilà des mots cruels et qui sont superflus!
Pourquoi m'ôter l'espoir, quand je n'en avais plus?

Madame Dubourg arrive par le fond en donnant le bras à Clémence.

SCÈNE IX.

THOMASSIN, LÉON, ÉMERANTINE, CLÉMENCE, MADAME DUBOURG.

CLÉMENCE, *à madame Dubourg.*

N'est-ce pas, vous serez ici bien plus à l'aise?...

MADAME DUBOURG.

Oui, je cherche à l'écart un salon qui me plaise,
Pour y passer une heure encore loin du bruit,
Loin du bal, et je pars...

A part.

Oh! quelle affreuse nuit!

Elle s'assied sur le sofa.

THOMASSIN, *allant près de Clémence.*

Elle se trouve mal.

CLÉMENCE.

Non.

THOMASSIN.

Mais oui.

CLÉMENCE.

Non, vous dis-je.

MADAME DUBOURG.

Ce n'est rien... la chaleur du bal... rien... un vertige...
On manque d'air... J'ai craint le bal.

ÉMERANTINE.

En vérité,
Un bal est un supplice au milieu de l'été!
Parlez-moi de l'hiver pour danser; les toilettes
Se conservent bien mieux... Voyez comme vous êtes,
Mademoiselle!

CLÉMENCE.

Moi?

ÉMERANTINE, *à Léon.*

Vous verrez aujourd'hui
Que l'innocence en moi peut trouver un appui.
Je vais vous l'enlever.

Plus haut à Clémence.

Vos fleurs, votre guipure,
Tout est bouleversé!... c'est la vérité pure.

CLÉMENCE, *avec un effroi naïf.*

Si j'allais être laide!

ÉMERANTINE.

Ah! combien il s'en faut.

THOMASSIN, *à Émerantine.*

De sa toilette alors corrigez le défaut.
Je vais faire un boston.

ÉMERANTINE, *à Clémence.*

Acceptez-vous mon aide?
Entrons ici.

CLÉMENCE, *à part.*

Mon Dieu! que j'ai peur d'être laide!

Émerantine entraîne Clémence par la porte à droite, en faisant un geste railleur à Léon. — Thomassin sort par le fond.

SCÈNE X.

LÉON, MADAME DUBOURG, *assise et rêveuse.*

LÉON, *à part.*

Très-bien! sans le vouloir, elle me rend ici

Un service touchant... Providence, merci !
Clotilde est là... Je suis seul... approchons-nous d'elle,
Comme l'ingénieur devant la citadelle.
La tranchée est ouverte... examinons un peu
Le côté vulnérable... et commençons le feu...

Haut.

Madame... autour de nous la fête est ravissante...
Il lui manque un rayon... vous en êtes absente...
Pourrais-je avoir l'honneur?...

MADAME DUBOURG.

Oui, le bal est charmant !
Mais je ne danse pas.

LÉON.

A part. Je m'en doutais... *Haut.* Comment !
Comment ! lorsque l'on a le bonheur d'être femme,
Ne pas danser ! surtout quand l'orchestre réclame
La reine de ce bal, radieuse beauté,
Astre tombé du ciel pour luire à mon côté !

A part.

Elle est artiste, il faut lui parler ce langage...

MADAME DUBOURG.

Inutile, monsieur, d'insister davantage;
J'ai la danse en horreur...

LÉON, *à part.*

Et le danseur aussi ;
C'est sous-entendu, bon ! ce point est éclairci.
Elle m'abhorre; il faut servir Maurice, et même
Faire plus, me servir ; je veux donc qu'elle m'aime :

Haut et s'avançant.

Madame, je sais tout...

MADAME DUBOURG, *comme réveillée en sursaut.*

Que savez-vous?

LÉON.

Pardon !
Vous ne méritez pas ce cruel abandon...
Maurice est mon ami... Vous savez que nous sommes
Indiscrets quelquefois, entre nous, jeunes hommes...
Il m'a tout confié...

MADAME DUBOURG.

Quoi, monsieur!

LÉON.

Vous doutez,
Madame?...

MADAME DUBOURG.

Quelle horreur!

Elle se lève.

LÉON.

Ce n'est rien... écoutez...
Mon cher ami Maurice est plus vieux que son âge :
Comme on traite une affaire, il traite un mariage;
Excusez ce défaut : c'est la mode du jour.
Une femme qui n'a pour trésor que l'amour,
N'enrichit pas un homme. Or, voici ce qui tente
Maurice : en épousant vingt mille francs de rente,
Il achète comptant, avec son nouveau bien,
Tout ce qu'il n'avait pas... Notez qu'il n'avait rien;
C'était trop peu pour lui, dont la tête est garnie
Des rêves d'or, tourments des hommes de génie;
Pour lui, qui regarda toujours d'un air moqueur
La chaumière où l'on aime et que meuble le cœur.

MADAME DUBOURG.

Je sais cela, monsieur; mais on apprend encore,
En causant avec vous, les choses qu'on ignore;
J'ignorais qu'un ami, comme vous, le meilleur
Des amis, savait prendre un langage railleur,
Et dans l'occasion ne trouvait dans son âme,
Pour défendre un absent, qu'une longue épigramme;
Vous m'apprenez ainsi, monsieur, le même jour,
Que l'amitié n'est pas plus sainte que l'amour.

LÉON.

Oh ! je rougirais trop d'une indigne faiblesse,
Si j'accepte en riant ce propos qui me blesse.
Il faut changer de ton près de vous, je le vois;
On devient sérieux au son de votre voix.
Vous m'accusez à tort, et dans le fond de l'âme
Je suis meilleur ami qu'on ne le croit, madame;
L'amitié m'est sacrée, un peu trop même ! Ici
J'aime...

MADAME DUBOURG.

Monsieur, assez !

LÉON.

Non, écoutez ceci :
J'aime une femme, mais de cet amour qui semble
Réunir dans mon cœur tous les amours ensemble;
De cet amour profond qui pouvait devenir
La joie et le bonheur de tout mon avenir.
Eh bien ! pour reconnaître un très-léger service
Rendu par l'amitié, je fais le sacrifice
De mon amour; je vais, modèle des amis,
Briser dans mon présent mon avenir promis !...

MADAME DUBOURG.

Je vous comprends, monsieur... rarement on s'abuse
Quand sous les pas d'un homme on voit poindre une ruse
Vous venez m'éprouver dans un de ces moments
Où la femme obéit à ses ressentiments
Et se venge, en prenant pour arme sa faiblesse,
Par un amant nouveau, de l'amant qui la laisse.
Eh bien ! si cette ruse a souvent réussi,
Sachez qu'elle est comprise, et qu'elle échoue ici.
Je vais même plus loin; je sais ce que nous sommes,
Nous femmes : des hochets pour vous tous, jeunes hommes.
Tout moyen qu'à vos mains le hasard peut donner
Est bon pour nous séduire ou nous abandonner.
C'est un rôle amusant; il faut qu'on le remplisse :
On choisit quelquefois son ami pour complice.
Aujourd'hui, ce soupçon peut-être est hasardeux ;
Et s'il était fondé, je pardonne à tous deux.

Elle sort. — Clémence depuis un instant a paru à gauche.

SCÈNE XI.

CLÉMENCE, *dans le fond*, LÉON.

LÉON.

Je suis tout étonné de voir tant de constance !...
Mais je dois, quant à moi, bénir sa résistance.
Quel amour pour Maurice !... Ah ! tout n'est pas perdu.

Apercevant Clémence, à part.

Clémence, juste ciel !

CLÉMENCE, *descendant.*

Qu'ai-je donc entendu?

LÉON, *après un moment d'embarras.*

Ce n'est pas sérieux... non, avec cette dame,
Je viens de répéter une scène de drame
Que nous devons jouer à mon château.

CLÉMENCE.

Vraiment?
Elle parle, monsieur, bien naturellement;
Aussi bien qu'un acteur !

LÉON, *à part.*

Quelle candeur touchante,
Toujours elle ! toujours cette voix qui m'enchante.

Haut.

Clémence, excusez-moi, j'ai toujours là présents
Les divins souvenirs de nos plus jeunes ans,
Et dans les bals, la foule et les fêtes mondaines,
Je respire toujours vos parfums des Ardennes,
Les fleurs de vos jardins; il me semble toujours
Que, pour moi, tout était plus beau dans ces beaux jours.

CLÉMENCE.

Tiens ! j'ai souvent aussi pensé la même chose !
Vous n'en avez jamais parlé, pourtant.

LÉON.

Je n'ose.

CLÉMENCE.

Et pourquoi?

LÉON.

Parce que dans ce beau souvenir
Tout est mort pour nous deux, rien ne peut revenir.

CLÉMENCE.

Qui sait?

LÉON.

Oh ! tout est mort !

CLÉMENCE.

Mais les choses passées
Revivent, malgré nous, dans toutes nos pensées.
Pouvez-vous oublier ce qui nous plaisait tant
Alors? La promenade en canot sur l'étang?
Le bonheur que j'avais à voir nager les cygnes,
A suivre la vendange, avec vous, dans les vignes,
A courir dans les blés le jour de la moisson,
A cueillir l'aubépine aux franges du buisson,
A respirer devant ma pelouse chérie
Cet air doux qui, le soir, monte de la prairie
Et se mêle aux chansons lointaines des fermiers,
Aux concerts des oiseaux sous les fleurs des pommiers?

LÉON.

Oui, Clémence, c'est vrai; vous me faites revivre
Sur ces sentiers fleuris où j'aimais à vous suivre;
Oh ! rien n'est oublié de ces heureux moments,

Il n'en reviendra plus pour moi de si charmants!

CLÉMENCE.

Alors vous n'avez pas oublié ce dimanche
Où je fus à la messe avec ma robe blanche
Et mon chapeau de paille...

LÉON, interrompant vivement.

Auquel j'avais lié
Des festons de lilas...

CLÉMENCE, avec joie.

Il n'a rien oublié!

LÉON.

Et le long des ruisseaux la chasse aux demoiselles?

CLÉMENCE.

Et mon enclos du parc où courent mes gazelles?

LÉON.

Et ce soir de l'orage?

CLÉMENCE.

Oui, de la Saint-Médard!

LÉON.

Quelle pluie!

CLÉMENCE.

Au château nous rentrâmes si tard!

LÉON.

Et ma main à la vôtre étroitement unie...

CLÉMENCE.

Comme dans le tableau de Paul et Virginie!
Et...

Apercevant Maurice et changeant de ton.

Quelqu'un... c'est Maurice!

Il s'assied rêveur à l'écart.

CLÉMENCE.

Ah! mon Dieu!

LÉON.

Quoi?

CLÉMENCE.

Ce soir
Je me marie!

LÉON, à part.

Et moi, n'ai-je donc plus d'espoir?

SCÈNE XII.

LÉON, MAURICE, CLÉMENCE.

MAURICE, à part, au fond.

Que d'efforts pour cacher une angoisse mortelle!
Clotilde dans ce bal, et je fuis devant elle!

Plus haut, en s'avançant.

Léon avec Clémence!

CLÉMENCE.

Oh! nous étions amis
Aux Ardennes...

MAURICE, à Clémence.

Tant mieux!... mais vous m'avez promis...

CLÉMENCE, tirant un petit carnet.

Je sais... tous mes danseurs sont inscrits, et vous l'êtes
A votre tour aussi, monsieur, sur mes tablettes.

MAURICE.

Pour le prochain quadrille?

CLÉMENCE.

Oui,... le neuvième.

MAURICE.

Soit!

LÉON.

Un prétendu d'abord, et cela se conçoit,
Est un époux en herbe.

MAURICE, s'approchant de Léon.

Eh bien! la ruse étrange,
Et dont je suis honteux?

LÉON, de même.

Ah! Clotilde est un ange...
De ceux qu'on ne compare, en fait de chasteté,
Qu'à Lucrèce, attendu la grande rareté.

MAURICE, de même.

Ainsi, tes doux propos?...

LÉON, de même.

Ne lui semblent qu'infâmes.
Elle t'aime; or, l'amour, c'est la vertu des femmes;
L'amour, c'est leur sagesse et leur sécurité;
C'est le palladium de la fragilité.

MAURICE, de même.

Mon embarras redouble.

Musique dehors. — Prélude à trois temps. — Maurice s'approche de Clémence en lui offrant la main.

Allons, mademoiselle.

CLÉMENCE.

Vraiment, à m'inviter vous montrez trop de zèle.
Ce n'est pas un quadrille.

LÉON, avec vivacité.

Oui, mesure à trois temps...
C'est une valse. Eh bien! Maurice, je prétends
Que tout jurisconsulte est un homme trop grave
Pour valser; que Thémis, dont tu te dis l'esclave,
Faisant parler ici la justice, sa sœur,
Avocat, te défend ce soir d'être un valseur.

Il présente la main à Clémence et sort avec elle.

SCÈNE XIII.

MAURICE, *seul, s'asseyant sur le sofa et regardant la pendule sur la cheminée.*

Ah! minuit passé! L'heure avance et je chancelle.
Oserai-je signer le contrat devant celle
Dont un regard, un mot, un geste seulement
Peut arrêter ma main au suprême moment!...

Il se lève.

Allons, plus de courage! il en faut, ma fortune
En dépend; oublions la voix qui m'importune.
J'aime pourtant Clotilde. Oh! ce siècle exigeant!
Pourquoi met-il l'amour au fond d'un sac d'argent?
Je fais ce qu'ils font tous, chaque jour de l'année :
Je transforme en comptoir l'autel de l'hyménée!
Puisque l'or soumet tout à son pouvoir vainqueur,
A quel tarif de bourse achète-t-on un cœur?
Être riche, être pauvre? Oui, c'est l'alternative,
La question d'Hamlet, mais bien plus positive :
Non pas vivre ou mourir! mais vivre ou végéter!...

Apercevant madame Dubourg qui entre.

C'est elle! J'ai cru vaincre... Au moins, sachons lutter.

SCÈNE XIV.

MADAME DUBOURG, MAURICE.

MADAME DUBOURG.

Une femme, monsieur, est de trop dans la fête;
Mais elle restera jusqu'au bout; elle est prête
A souffrir; en restant, je verrai tout, du moins;
Les yeux intéressés sont les meilleurs témoins.

MAURICE.

Madame...

MADAME DUBOURG.

Achevez donc... parlez... je vous écoute!...
La phrase est commencée, il faut la dire toute,
Mais vous ne direz rien, les mots vous manqueront,
Et pour tout plaidoyer, vous baisserez le front;
Au criminel muet le juge en vain s'adresse.
Ainsi, voilà la fin de cinq ans de tendresse!
Voilà comme au passé tout un avenir ment!
D'une histoire du cœur voilà le dénoûment!
Cette union que Dieu semblait avoir bénie,
Disiez-vous, n'était donc qu'une longue ironie,
Un fantôme d'amour embrassé sans plaisir,
Caprice d'un moment et hochet d'un loisir!
Rien n'était sérieux pendant ces cinq années;
Nous les jetons au vent comme des fleurs fanées,
Nous les foulons aux pieds tous deux, en regrettant
D'avoir trop prolongé le rêve d'un instant.

MAURICE.

Mais quel moment, quel lieu choisissez-vous, madame,
Pour tenir un discours qui me déchire l'âme?

MADAME DUBOURG.

Oui, c'est l'heure du bal, c'est l'heure du plaisir,
C'est l'heure du contrat... Je n'ai pas à choisir,
Maurice; je dois faire un effort suprême
Pour retrouver encor tout un passé que j'aime.

MAURICE.

Je ne m'appartiens plus, madame; mais je veux
A ce dernier effort associer mes vœux;
Voulez-vous qu'aujourd'hui ce passé recommence?
J'y consens; allez dire au père de Clémence
Que nous sommes unis; moi, je suis résigné
A tout; et le contrat ne sera pas signé.

MADAME DUBOURG.

Non, je veux retrouver, à cette heure fatale,
Mon passé par l'amour et non par le scandale;
Je ne veux rien devoir qu'à vous, et je n'attends
Qu'un mot de votre bouche, il en est encor temps.

MAURICE.

Non, madame, il est temps que la raison l'emporte
Sur les illusions vaines, et que je sorte
D'une position fausse, et dont, sans mentir,

Vous-même vous devez aussi vouloir sortir.
Secrètement, peut-être, avec vous je m'afflige
De rompre tout à coup un long et cher prestige;
Cependant, il le faut; j'y suis bien résolu;
Pour le monde et pour nous ainsi je l'ai voulu,
Plutôt que de subir les clameurs qui provoque
Une position à jamais équivoque.
Je suis homme, et je cède au jugement humain.
M'estimez-vous assez pour me tendre la main?

MADAME DUBOURG.

Ah! s'il fallait par là nous juger l'un et l'autre,
Vous m'estimes bien peu quand vous m'offrez la vôtre!
Mais vous m'avez parlé si raisonnablement
Que je dois revenir de mon égarement.

D'un ton résigné.

Oui, le siècle entre nous a dressé sa barrière :
Les femmes ont leur cœur, les hommes leur carrière.
Et j'aurais dû prévoir que l'amour se tairait
Devant une autre voix, celle de l'intérêt.

Émotion de Maurice.

Mais s'il est en aimant des spectres qu'on redoute,
Le plus pâle fantôme est l'implacable doute,
Et de l'illusion prolongeant le pouvoir,
J'aurais fermé les yeux afin de ne pas voir.
Il est enfin venu l'instant qui les dessille!...
Soyez l'heureux époux de cette jeune fille...
Oubliez-moi!...

MAURICE, *à part, avec la plus grande émotion.*

Le puis-je?...

MADAME DUBOURG.

Et cependant, mon Dieu!...
Souffrez qu'une prière ici soit mon adieu!
Oui, je vous la ferai pour que mon cœur s'allège;
Dût ma témérité vous sembler sacrilége!
Dites-vous quelquefois, rêveur dans vos beaux jours,
Qu'ils sont comme un reflet de nos anciens amours!
Dites-vous qu'à vos yeux Clotilde recommence,
Reine de votre cœur, sous les traits de Clémence...

Avec un sourire sardonique.

Mais je suis insensée en demandant cela!
Car, même malgré vous, je serai toujours là!
Car vous m'avez aimée et de toute votre âme!
Car cinq ans d'union me rendent votre femme!...
Et vous me renvoyez pour me voir revenir,
Sinon par vos remords, — par votre souvenir.

MAURICE, *à part.*

Elle dit vrai.

MADAME DUBOURG.

Qu'une autre obtienne votre hommage,
Jusques dans ses regards vous verrez mon image!
Jusques dans ses accents vous entendrez ma voix!
Oh! vous le prévoyez comme je le prévois!
Oui, sans cesse troublé par ce sombre mystère,
Un amour conjugal n'est qu'un long adultère!
Et dans la sainteté d'un lien éternel
Pour Dieu comme pour moi vous serez criminel.

MAURICE, *à part.*

Quel trouble ces discours ont porté dans mon âme!

MADAME DUBOURG.

Faites ce que l'amour ou l'intérêt réclame...
On vient... décidez tout à ces derniers instants...
Ma vie est dans vos mains : je regarde et j'attends.

En ce moment, Thomassin paraît au fond avec Clémence, madame Nogent, Léon, un Notaire et les invités; — deux domestiques apportent la table à laquelle se place le notaire.

SCÈNE XV.

MAURICE, MADAME DUBOURG, LÉON, THOMASSIN, CLEMENCE, MADAME NOGENT, UN NOTAIRE, INVITÉS.

MADAME NOGENT, *aux domestiques.*

Mettez là cette table... A présent, cher notaire,
Abrégez les lenteurs de votre ministère;
Comme un homme du monde, exercez votre état.

LE NOTAIRE.

Vous connaissez, je crois, les clauses du contrat...

THOMASSIN.

Viens, Clémence...

Il la conduit à la table.

LÉON, *à part.*

Ah! je sens que la flamme assoupie
Se réveille; mes torts sont grands! je les expie!

CLÉMENCE, *signant.*

Mon père, j'obéis.

MAURICE, *à part.*

Ma main a des frissons...

THOMASSIN, *au notaire.*

Lisez-nous le contrat.

MAURICE, *avec une aisance pleine d'embarras.*

Oh! nous le connaissons!

THOMASSIN, *riant.*

Non. — J'ai caché de plus, chez mon notaire à Nantes,
Cinquante mille écus en espèces sonnantes,
Pour acheter l'étude; ils vous seront comptés
Dans quelques jours....

MAURICE, *lentement, avec embarras.*

Je suis confus de vos bontés.
Avez-vous réfléchi? Trop enrichir un gendre,
C'est presque l'exposer au soupçon de se vendre :
Un autre jour, monsieur, nous ferons l'examen
Des clauses du contrat.... si vous voulez, demain...
Je ne puis accepter une offre si flatteuse....
Non... car ma probité vous semblerait douteuse!...
Fallait-il qu'une épreuve ainsi vous la montrât?...
Laissez-moi devant tous refuser ce contrat.

CLÉMENCE, *à Thomassin.*

Mon père!...

THOMASSIN.

Que dit-il?

MADAME DUBOURG, *allant à Maurice.*

Oh! votre main, Maurice!...

MAURICE, *à Thomassin.*

Le soin de mon honneur m'impose un sacrifice.

LÉON, *s'approchant de Maurice.*

Bien! tu t'es aujourd'hui tiré d'un mauvais pas.

MAURICE.

Aujourd'hui... mais, demain?

LÉON.

Demain n'existe pas.

(Tableau.)

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'aux deux actes précédents.

SCÈNE PREMIÈRE.

THOMASSIN, CLÉMENCE, *assise à gauche.*

CLÉMENCE.

Mais n'ai-je pas raison? Déjà depuis un mois
Et plus, ce mariage a manqué bien des fois.
Juste au dernier moment, cela tient du miracle,
Monsieur Courtois toujours découvre quelque obstacle,
Et toujours, sur le point de me donner sa main,
Il prétend qu'aujourd'hui n'arrive que demain.

THOMASSIN.

Et que veux-tu conclure?

CLÉMENCE.

Il est plus d'un mystère
Qu'un père doit savoir, qu'une fille doit taire.

THOMASSIN.

En saurais-tu déjà plus que moi, beaucoup plus?

CLÉMENCE.

Mais il faudrait s'en prendre aux livres que j'ai lus.
Dans tous mes feuilletons, les gens à mine sombre
Ont toujours des secrets ensevelis dans l'ombre.

THOMASSIN.

Que vas-tu supposer, ma chère? un trait si noir!...
Je concevrais alors ton profond désespoir!...

CLÉMENCE.

Ah! vous dirai-je encor la vérité, mon père?...

THOMASSIN.

Dis.

CLÉMENCE.

C'est qu'un tel soupçon, loin qu'il me désespère,
On me vienne affecter à l'égal d'un malheur....

THOMASSIN.

Eh bien!

CLÉMENCE.

Me cause à peine ou dépit ou douleur.

THOMASSIN.

Quel symptôme alarmant! N'aimes-tu pas Maurice?

CLÉMENCE, *après un temps.*

Mais j'attendais qu'il fût mon mari....

THOMASSIN.

Quel caprice!

Tu parles d'un malheur! A mon tour, je le vois,
Si tu n'as point d'amour pour Maurice Courtois,
Tu dois en éprouver pour un autre, peut-être....
Pour qui?

CLÉMENCE.
Pour qui?

THOMASSIN.
Réponds, car je veux le connaître.

CLÉMENCE.
Que me demandez-vous?

THOMASSIN.
Je te demande un nom...

Après un temps.
Monsieur de Courville?...

CLÉMENCE.
Ah!

THOMASSIN.
Tu ne me dis pas non.

Léon entre.

SCÈNE II.

THOMASSIN, LÉON, CLÉMENCE.

LÉON.
Ah! monsieur Thomassin!.. je vous trouve... à merveille;
Je viens vous dire adieu... Ce matin, je m'éveille
Avec un beau projet... je pars...

CLÉMENCE.
Vous!

LÉON.
Dans l'instant.

CLÉMENCE.
Quoi! vous quittez Paris?

LÉON.
La province m'attend.

THOMASSIN, *à part.*
Plus de doute! c'est lui! comme elle s'est troublée!
Quelle clarté subite enfin m'est dévoilée!
Ma fille aime Léon... mon devoir est compris...
Pauvre Clémence! il faut la sauver à tout prix.
A Léon.
Permettez que d'abord je vous parle.... Clémence,
Laisse-nous.

CLÉMENCE.
J'obéis.

LÉON, *à part.*
Que faut-il que je pense?
Que peut-il me vouloir?

Clémence sort.

SCÈNE III.

THOMASSIN, LÉON.

THOMASSIN.
Si je suis indiscret,
Croyez-le, je n'agis que dans votre intérêt...
A fond, en ce moment, je tiens à vous connaître....
Me direz-vous enfin ce que vous voulez être?...
Et tant que vous vivrez ne ferez-vous donc rien?

LÉON.
Je fais beaucoup, monsieur.

THOMASSIN.
Et quoi?

LÉON.
Beaucoup de bien....
En dépensant beaucoup : la dépense est un fleuve
Qui coule sur la rive où le travail s'abreuve :
De mes rentes ainsi j'absorbe le total,
Sagement, sans jamais toucher au capital;
Né riche, par hasard, je pris en patience
Ce malheur, et bientôt j'en fis une science,
Comme l'astronomie; et quand sur l'horizon,
Au toit d'une mansarde, au fond d'une prison,
Je vois comme une étoile une vitre qui brille...
Je note exactement la fenêtre ou la grille...
Et lorsque le jour vient, à des êtres souffrants,
J'expédie un chiffon estimé cinq cents francs.
Puisque vous m'y forcez, il faut que je me vante :
Pour dépenser mon bien ma folie est savante!...
Je ne garde pas l'or dans ma main prisonnier...
Je le fais rebondir du comptoir au grenier.

THOMASSIN, *attendri.*
Oui, vous avez du bon, et ce serait démence
De nier... Je songeais à ma fille Clémence...
Voyons, ne disons pas les choses à demi.

LÉON.
Clémence est fiancée à mon meilleur ami.

THOMASSIN.
Mais rien n'est terminé...

LÉON, *à part.*
Bon! c'est un stratagème
Pour avoir mon avis sur sa fille que j'aime.
Plus haut.
Oui, rien n'est terminé; mais demain?

THOMASSIN.
Si je veux!

LÉON, *à part.*
Au nom de l'amitié retenons mes aveux...

THOMASSIN.
Si je veux!

LÉON.
Vous voudrez! Comment! en quelques heures
Vous changeriez de gendre...

THOMASSIN.
Oui, des raisons majeures
Me forcent à changer... Mais êtes-vous toujours
Celui que vous étiez dans vos jeunes amours?

LÉON, *à part.*
Où veut-il en venir? je tremble pour Maurice;
Encore un dévoûment, encore un sacrifice!
Haut.
Oui, je pars... je suis las des amours de Paris,
Des plaisirs sans douleurs, des femmes sans maris,
Des vices sans vertus, des succès sans scandales,
Beige contrefaçon des mœurs orientales;
Et je pars; il me faut des amours séduisants,
Des cœurs provinciaux qu'on assiége dix ans,
Comme Ilium; je vais courir les aventures
Du genre primitif, dans les sous-préfectures;
Je vais, le cœur rempli d'innombrables serments,
Moissonner les vertus dans les départements,
Et de la Loire au Var, du Rhin à la Garonne,
De quatre-vingt-cinq cœurs me faire une couronne.
Tel est mon plan, monsieur.

THOMASSIN.
Je le trouve complet.
En toute occasion la franchise me plait,
Elle m'ouvre les yeux en ce moment; mon gendre
Je le cherchais partout et je voulais vous prendre;
Mais après votre plan développé si bien,
Ailleurs je trouverai, vous ne me serez rien.
Allez, Monsieur, suivez cette pente funeste,
De jeunesse et d'argent usez ce qui vous reste;
Vous vous verrez un jour, pour dernière leçon,
Mourir sur un grabat, pauvre, vieux et garçon.

Il sort après deux fausses sorties pendant ce dernier vers.

SCÈNE IV.

LÉON, *seul.*

Ah! je suis las enfin du rôle de victime;
L'abus de l'amitié m'a rendu trop sublime !
Montrons-nous à Clémence, et reprenons nos droits
Bien plus sacrés que ceux de mon ami Courtois.
Ah! monsieur Thomassin, vous croyez que je porte
Une chaine d'amour rivée à chaque porte;
Vous croyez que pour moi tout nœud quotidien
Est formé de replis comme un nœud gordien!...
Eh bien! vous allez voir que je saurai descendre
Du rôle de Don Juan au rôle d'Alexandre.

Il s'assoit sur le sofa, madame Nogent entre.

SCÈNE V.

LÉON, MADAME NOGENT.

MADAME NOGENT, *à part.*
Haut.
Le voilà! Cher Léon, je viens pour vous jurer
Que rien ne pourra plus de vous me séparer.

Elle s'assoit près de lui.

LÉON, *à part.*
Ce début-là promet pour ce que je désire.

MADAME NOGENT.
Oui, je vous aime tant! — Cela vous fait sourire!

LÉON, *avec mélancolie.*
Non, Zoé, pas du tout.

MADAME NOGENT.
C'est sérieux, au moins :

Avec effusion.
N'êtes-vous pas pour moi toujours aux petits soins?
Dans mille attentions votre tendresse éclate.
Pour ne pas vous aimer je serais une ingrate.

LÉON.
Vous me rendez confus. J'ai bien plus d'un défaut.

MADAME NOGENT.
Oui, les défauts charmants d'un homme comme il faut :
Fat, léger, étourdi.

LÉON.
Comme vous êtes bonne!
Et si je vous trompais?

MADAME NOGENT.
Eh bien! je vous pardonne.

LÉON, *à part.*
Brouillez-vous donc avec ces caractères-là!

MADAME NOGENT.
Une infidélité, qu'est-ce donc que cela!
Quand le cœur n'est pour rien et puis qu'on nous revienne!

LÉON, *à part.*
Il me faut rompre ici, pourtant, quoi qu'il advienne.

MADAME NOGENT.
Sachez depuis hier ce que je résolus,
Afin que nous soyons l'un à l'autre encor plus.

LÉON, *avec inquiétude, à part.*
Grands dieux!

MADAME NOGENT.
Par des soins vils j'ai l'âme trop troublée...
Je vais vendre, Léon, cette maison meublée...

LÉON, *vivement.*
Non, ne la vendez pas!

MADAME NOGENT.
Mais si fait! mais d'abord,
Je la vendrai très-bien, et presque sans effort...
Tous les jours, à Paris, ces maisons-là se donnent
Aux femmes qu'à la fin leurs amants abandonnent!...

LÉON, *à part, comme trouvant une idée.*
O planche de salut!

Haut.
Comme fin des amours,
Ces maisons, dites-vous, se donnent tous les jours?
Comment le savez-vous?

MADAME NOGENT.
Monsieur, que signifie?...

LÉON.
Éclaircissons un peu votre biographie :
O madame!

MADAME NOGENT.
Monsieur!

LÉON.
Zoé, vous que j'aimais!
Votre mari défunt exista-t-il jamais?

MADAME NOGENT.
Puisque j'ai son portrait!

LÉON, *comme à part.*
Mari de fantaisie!
Moi qui la croyais veuve, et qui l'avais choisie!

MADAME NOGENT.
Puisque j'ai son portrait!

LÉON, *marchant à grands pas.*
Oh! les femmes, vraiment,
Ne mériteraient pas d'avoir un seul amant!

MADAME NOGENT, *le suivant.*
Puisque j'ai son portrait dans un cadre gothique!

LÉON, *de même.*
Je crois tout maintenant!

MADAME NOGENT, *se plaçant devant lui.*
Vous êtes un sceptique!

LÉON.
Ah! pouvais-je m'attendre à de semblables coups!
O madame! ô Zoé! vous n'eûtes point d'époux.

MADAME NOGENT, *impatientée, avec explosion.*
Enfin, monsieur, enfin! vous plaindre est du délire :
Si je n'eus point d'époux, que pourrait-il me dire?

LÉON.
Vous l'avouez, enfin!

MADAME NOGENT.
O mon Dieu! c'est trop fort!

LÉON, *comme à part, désespéré.*
Elle n'eut point d'époux!...

MADAME NOGENT.
Oh!

LÉON, *feignant le désespoir.*
Ni vivant, ni mort!...

MADAME NOGENT.
Il y tient!...

LÉON, *jouant la sensibilité.*
Non, jamais je ne pourrai plus être
Ce que je fus pour vous... avant de tout connaître!...

MADAME NOGENT.
Vous rompez tout à fait?

LÉON.
Je ne romps qu'à demi...

MADAME NOGENT.
Comment?

LÉON, *lui serrant affectueusement la main avec un sourire.*
Et je le prouve en restant votre ami.

MADAME NOGENT.
Je ne perdrai pas tout en gagnant quelque chose,
Et j'accepte l'amour qui se métamorphose.

LÉON.
Des tendresses du cœur la meilleure moitié,
Madame, ce n'est pas l'amour, c'est l'amitié.

MADAME NOGENT.
Ah! si j'avais le temps de pleurer!...

On entend sonner.
Mais on sonne!
Et je sors dignement pour n'attendrir personne.

LÉON.
Je suis touché vraiment aux larmes en voyant
Que nous nous séparons avec un œil riant.

MADAME NOGENT.
Tout mon sexe devrait être ici pour voir comme
On doit porter le deuil de la perte d'un homme.

Elle sort en riant

SCÈNE VI.

LÉON, *seul, riant aux éclats.*

Prenez donc à Paris l'amour au sérieux...
Comme je le disais à la belle Rieux!
Oui, mais en ce moment ne pensons qu'à Clémence!
Plus que jamais, enfin, mon espoir recommence...

Émerantine entre.

SCÈNE VII.

LÉON, ÉMERANTINE.

ÉMERANTINE.
Tiens! Léon, vous rêveur; pourquoi vous attrister?

LÉON, *après un temps.*
Un chagrin bien affreux! comment y résister?

Feignant l'attendrissement.
Pauvre enfant!

ÉMERANTINE.
Mon ami, qu'est-ce donc! parlez vite?

LÉON.

Avec un gémissement.
Émerantine!...

ÉMERANTINE.
Eh bien!

LÉON.
Il faut que je vous quitte!...

ÉMERANTINE.
Vous me dites cela le premier, inconstant!
— Du reste, je venais pour vous en dire autant.

LÉON.
Donnez-moi donc la main!

ÉMERANTINE.
Oui, j'allais vous la tendre.

LÉON.
Nous devions nous aimer...

ÉMERANTINE.
Nous devions nous entendre.

Ils se serrent la main.

LÉON.
Je ne craindrai donc pas de vous faire pleurer!

ÉMERANTINE.
Je vous dirai donc tout sans vous y préparer!

LÉON.
Je me marie.

ÉMERANTINE.
Et moi, pourrez-vous bien le croire?
Je me marie aussi.

LÉON.
Bah!

ÉMERANTINE.
C'est toute une histoire.

LÉON.

Vraie, ou fausse?

ÉMERANTINE.

Historique : — Un aimable commis
M'avait vue au Jardin-d'Hiver; il m'a promis
Des billets d'Opéra, des roses du Bengale,
Et vingt colifichets dont l'amour nous régale.
J'en suis comblée au point qu'en échange, à mon tour,
N'ayant rien à donner, j'ai donné mon amour.
D'ailleurs, je découvris bientôt comme espérance,
Qu'il était inspecteur dans les *Villes de France*,
Qu'il avait de l'argent placé je ne sais où,
Et que son père était huissier dans le Poitou.
Je pris donc avec lui mon air le plus honnête,
Faisant l'effarouchée à la moindre sornette,
Et lui montrant un cœur si chaste et si rétif,
Que le diable eût songé lui-même au bon motif.
C'est la dernière fois que mon cœur s'émancipe :
J'ai brûlé votre image en daguerréotype;
Et pour seul souvenir d'un amour condamné,
Je garde le Biétry que vous m'avez donné.

LÉON, avec un comique solennel.

Soyez toujours heureuse; aux femmes de votre âge,
Que l'inconstance ennuie, il faut le mariage...
Mais, silence; voici le dernier des Catons.

Maurice entre.

SCÈNE VIII.

LÉON, ÉMERANTINE, MAURICE.

MAURICE, à Léon, avec un certain mystère.

Vous êtes donc très-bien?

LÉON.

Au mieux; nous nous quittons.

ÉMERANTINE.

Très-délicatement; et qu'à présent on vienne
Décrier les vertus du gai quartier Vivienne;
Oui, nous sommes pour vous le printemps et l'amour;
Notre sourire est l'aube au point de votre jour,
Et nous vous apportons la plus belle richesse :
C'est notre insouciance avec notre jeunesse...
Puis, s'il faut nous quitter, nous nous quittons gaîment.
La fin de nos amours semble un commencement :
Car, nous le savons bien, quelle qu'en soit l'envie,
Rien ne peut être long dans cette courte vie.
Adieu donc! Pour n'avoir rien à me reprocher,
Je vous embrasse ainsi, monsieur, sans vous toucher.

Elle lui envoie un baiser avec la main, prend son carton et sort.

SCÈNE IX.

MAURICE, LÉON.

MAURICE, saisissant la main de Léon.

O trop heureux Léon! à quel point je t'envie!
Tu n'es point menacé d'un lien pour la vie.

LÉON, à part.

Frappons un dernier coup.

Haut.

Eh bien! ni toi non plus,
Maurice!

MAURICE.

Moi?

LÉON.

Suspends des soupirs superflus;
Déride ton front.

MAURICE.

Quoi!...

LÉON.

Dilate ta poitrine.

MAURICE.

Enfin?...

LÉON.

Mais tu sais bien!

MAURICE.

Je sais?

LÉON.

Voyons, devine!...
De quelle mission m'avais-tu donc chargé?...
Et si j'ai réussi, tu dois être allégé!...
Me comprends-tu?

MAURICE.

Que trop!... Ne s'agit-il pas d'elle?...
De madame Dubourg?

LÉON.

Oui.

MAURICE, laissant tomber sa tête dans ses mains.

Clotilde infidèle!...

LÉON.

Loin de t'en réjouir, je te trouve abattu.

MAURICE.

Je n'ai plus le bonheur de croire à sa vertu!

Il se jette sur un fauteuil.

LÉON.

Est-ce toi que j'entends, mon cher Courtois d'Utique?
Qu'as-tu fait aujourd'hui de ta sagesse antique?

MAURICE.

Oh! trêve en ce moment à tout rire moqueur!

LÉON.

Ah! madame Dubourg te tient encore au cœur?

MAURICE, se levant avec force.

Non! je puis t'assurer qu'à jamais je l'abhorre!

LÉON, riant.

Abhorrer à ce point prouve qu'on aime encore!
Eh bien, rassure-toi. — Je te trompais ici
En osant t'affirmer que j'avais réussi;
Je voulais seulement, par ce moyen, connaître
A quel point de ton cœur tu disposais en maître!...

MAURICE.

Léon... Léon... tais-toi!

LÉON.

Dans un malheur pareil,
Maurice, mon ami, je te dois un conseil.
Que ta haute sagesse écoute ma folie!...
Un simple engagement à Clémence te lie!...
L'église et la mairie, et leurs nœuds solennels
N'ont pas encor rendu vos serments éternels.
Romps vite avec Clémence, et, pour ta propre estime,
Change donc ta maîtresse en femme légitime.

MAURICE, avec désespoir.

Ah! si je le voulais, je ne le pourrais pas!
Regarde quel abîme est ouvert sous mes pas.
Apprends que je ne puis me soustraire au scandale,
Que j'y suis enfermé comme dans un dédale!...
Et j'en frémis trop tard en m'en apercevant!...
Clotilde est mariée, et son mari vivant!...

LÉON, à part, avec colère et impatience.

Voilà comment toujours le ciel règle le monde!
Mon avenir s'écroule à l'heure où je le fonde.

Il se jette sur un fauteuil en s'éventant avec son mouchoir.

MAURICE, allant s'appuyer sur le bras du fauteuil où est assis Léon, avec effusion :

Ah! tu dis vrai, Léon, tu dis vrai, mon ami...
Si je suis enchaîné, ce n'est pas à demi.
Loin de Clotilde encor, j'ose faire le brave...
Qu'elle soit près de moi, je redeviens esclave!
Hier soir, j'allais signer..., mais Clotilde était là!...
Ma volonté faiblit,... ma force chancela!...

LÉON, s'éventant.

Il ne me reste alors qu'à te plaindre, ô grand sage
Moi, fou, qui n'eus jamais que soupirs de passage,
Et dont le célibat doucement agité,
N'a point signé de bail à perpétuité...

MAURICE, rêveur et concentré.

Que me dis-tu trop tard?... Je vois enfin le piége.
Le sort nous fit amis au sortir du collége;
Chacun a, depuis lors, compris à sa façon,
Et les mœurs du jeune homme, et l'état de garçon;
Dans tes folles amours, conservant l'équilibre,
Toi, pour te marier, tu serais encor libre!...
Et moi, lié, captif, bâillonné pour toujours,
A l'anneau du passé j'ai rivé tous mes jours.

LÉON, se levant.

Tu te plains! — Faut-il donc que je t'en avertisse?
Un avocat doit mieux comprendre la justice...
Car elle n'est pas toute écrite dans les lois...
Et les événements nous la montrent parfois!...
En suivant tous les deux une route diverse,
Tu pris, bien plus que moi, le chemin de traverse;
Je voulus le plaisir; tu songeas au bonheur!
Et tu l'as cru trouver dans une longue erreur!
Enfin, chacun de nous a suivi sa manière :
Moi, j'en conviens, j'ai fait l'école buissonnière...

Avec un peu d'ironie.

Mais toi, l'ambitieux! toi qui rêvais un jour
D'unir ces deux trésors : la richesse et l'amour...
Il fallait donc garder ta plus pure tendresse
Pour une fiancée — et non une maîtresse!...
Et ne pas t'imposer irrévocablement
La chaîne d'un mari dans un rôle d'amant.

MAURICE.

Eh bien, je sortirai de cette léthargie.
Merci, Léon, ta voix me rend mon énergie.
Dois-je aux pieds d'une femme être à jamais rampant?
C'est d'un seul jour, parfois, que l'avenir dépend.
Ce jour est arrivé! Faut-il que je recule
Par crainte d'un fantôme, ou par un vain scrupule?
Non, je n'hésite plus! je vais enfin hâter
Mon mariage, et rien ne peut plus l'arrêter;
Je cours chez Thomassin sans tarder davantage.

SCÈNE X.

MADAME DUBOURG, MAURICE, LÉON.

MADAME DUBOURG, rencontrant Maurice qui va sortir.

Un obstacle imprévu vous arrête au passage.

MAURICE.

Toujours vous!

LÉON, à Maurice.

C'est, pardieu! l'ombre qui suit ses pas...
Le spectre que Macbeth voyait dans ses repas!...

MADAME DUBOURG.

Je ne redirai point ce que je vins vous dire
Hier. Je sais qu'avec vous ma plainte est du délire.
Je veux vous prévenir, Maurice, seulement,
Que vous vous préparez un cruel châtiment.

MAURICE.

Et que comptez-vous faire?

MADAME DUBOURG.

Un acte légitime
Pour gagner la pitié quand j'ai perdu l'estime.
Je n'examine pas si c'est un trait banal,
Et que tous les matins enregistre un journal :
La femme au désespoir, celle qui scandalise
La noce agenouillée au milieu de l'église.
Je serai là, Maurice, et je veux sur le seuil
Mêler à votre fête une image de deuil.

LÉON, à Maurice.

Maurice, tu l'entends! au nom du ciel, arrête!
Il en est temps encore! Un scandale s'apprête.

MAURICE.

Je vous estime trop, madame; aussi je crois
Que tout cela doit être un secret pour nous trois,
Et que le cœur déjà dément votre parole!

MADAME DUBOURG.

Et vous espérez donc que le temps me console?
Et vous imaginez que je trouverai doux
De mentir au passé! d'y mentir comme vous!
Rien ne vous semblera sans doute moins étrange
Que si quelque autre amour de l'abandon me venge?
Mais c'est un vain espoir. Jamais mes propres torts
Ne viendront, comme un baume, apaiser vos remords.
Que ma fidélité vous soit ou non suspecte!
Tous peuvent m'outrager; mais, moi, je me respecte!

LÉON, à Maurice.

Maurice, tu le vois; certes, dans ce moment,
C'est mieux qu'un cœur d'artiste, oui, c'est un cœur aimant:
Et tu ne réponds pas?

MAURICE, dans la plus grande agitation.

Et que pourrais-je dire?...

MADAME DUBOURG.

Sur ce visage froid vous ne laissez rien lire?
Vous vous taisez toujours? j'avais espéré mieux!...
Pas un mot à la lèvre!...

Changeant tout à coup de ton en voyant que Maurice pleure.

Ah! des pleurs dans vos yeux!...

MAURICE.

Oui, des pleurs; et cela vous étonne, madame.
N'avez-vous pas encor vu le fond de mon âme?
Ne comprenez-vous point les usages du jour?
Croyez-vous que je puisse oublier votre amour,
Et que, sans désespoir, dans mon cœur disparaisse
L'éternel souvenir de cinq ans de tendresse?
Mais le monde a des droits qu'il sait faire valoir;
Ce que veut ce tyran, il faut bien le vouloir.
Quand l'heure de finir la jeunesse est sonnée,
Nous devons commencer une autre destinée;
Si grand que soit l'amour, dans un cœur amassé,
Il faut comme d'un joug s'affranchir du passé;
Tout ému d'un bonheur qui jamais ne s'oublie,
Je romps avec regret la chaîne qui me lie,
Et, lorsque je vous fuis, revenant sur mes pas,
Je dompte mon amour, et ne l'étouffe pas.

MADAME DUBOURG.

Je vous comprends!... De vous e me montrerai digne;
Je cesse de lutter, monsieur, je me résigne;
Si vous êtes encore, à cette heure, incertain,
N'hésitez plus; marchez, suivez votre destin.
Moi, dans cet abandon, victime volontaire,
Je suis femme, je sais tout souffrir et me taire;
Toutes, nous subissons ce code rigoureux,
Que les hommes ont fait contre nous et pour eux.
Je ne pleurerai point, comme vous, à cette heure,
Car les yeux restent secs quand c'est l'âme qui pleure.
Mais demain, à l'église et dans l'ombre, à genoux,
J'irai prier du cœur et pour elle, et pour nous.

LÉON.

C'est un beau dévoûment qui, certes, vous anime;
Mais voyons: où nous mène un élan magnanime?
Dans mes prévisions, sans être hasardeux,
Qu'en résultera-t-il?... Le malheur pour vous deux,
Le malheur de Clémence et le mien...

MAURICE.

Quoi!

LÉON.

Maurice,
Depuis assez longtemps j'ai mis à ton service
Toute mon amitié, mais il est un moment
Où le cœur doit parler lorsque la bouche ment.
J'aime Clémence...

MAURICE.

Toi?

MADAME DUBOURG.

Vous, monsieur, comment croire?...

MAURICE.

Explique-toi, voyons!

LÉON.

C'est une longue histoire,
Et vieille de quatre ans... Je vous la conterai
A loisir; cet amour est le seul qui soit vrai;
Un amour né là-bas aux Ardennes chéries,
En province, au milieu des fleurs et des prairies,
Au printemps, quand Paris n'avait pas freiaté
Mon cœur avec son gaz et sa triste gaîté.
Longtemps je l'ai caché dans le fond de mon âme,
Par dévoûment pour lui, pour Maurice, madame;
Puis-je vous demander maintenant, à mon tour,
Si l'amitié n'est pas plus sainte que l'amour?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, THOMASSIN.

THOMASSIN.

Venez donc à Paris pour y chercher un gendre!
A quels travaux d'Hercule un père doit s'attendre!
Je vais, je sors, je rentre, et je perds tous mes pas.
Signons-nous, à la fin, ou ne signons-nous pas?

MAURICE, à Thomassin.

Je dois parler, enfin, car je ne veux plus taire
Pourquoi le fiancé reste célibataire:
Ce n'est pas qu'en ce siècle un mérite soudain
L'oblige à repousser l'argent avec dédain;
Cette vertu n'est pas la mienne, et j'aurais honte
Si ce siècle d'argent voulait m'en tenir compte:
Je ne m'appartiens pas; ces seuls mots vous diront
Tout ce que dit bien mieux la rougeur de mon front;
Au moment solennel, avant l'heure sonnée,
Je puis vous rendre encor la parole donnée,
Et j'ouvre enfin les yeux assez à temps pour voir
Que du fond d'une faute il surgit un devoir.

THOMASSIN.

Je vous comprends; assez, monsieur, voilà Clémence.

LÉON.

C'est à moi de parler quand paraît l'innocence.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CLÉMENCE.

THOMASSIN.

Et que lui direz-vous?

LÉON.

Moi?

THOMASSIN.

Vous!

LÉON.

Je lui dirai
Que je n'ai qu'un amour; celui-là seul est vrai.

THOMASSIN.

Comment, ici, tantôt...!

LÉON.

Pure plaisanterie!
Et pardonnez-la-moi comme un tort, je vous prie.

THOMASSIN.

Ce n'était donc qu'un jeu?

LÉON.

Plus tard vous saurez tout;
Je suis tombé vingt fois, et me voilà debout.

Avec feu.

Oui, je veux désormais que nul ne reconnaisse
Le fou qui prodigua sa première jeunesse,
Distribua son cœur et perdit chaque jour,
Chaque heure à tout aimer sans avoir un amour.

CLÉMENCE.

Vous l'entendez, mon père?

THOMASSIN.

Et tu lui viens en aide,
Lui n'est pas avocat!...

CLÉMENCE.

Mais pour lui mon cœur plaide.

SCENE XIII.

LES MÊMES, ÉMERANTINE, MADAME NOGENT.

ÉMERANTINE, *tirant un papier et s'approchant de Maurice.*

J'apporte une facture... à vous, monsieur Courtois,
Car c'est pour la corbeille...

LÉON, *prenant la facture.*

Attendez donc, je crois
Que c'est moi maintenant qui paierai ce mémoire!...

Léon serre la main de Maurice qui s'est jeté sur le sofa d'un air accablé; madame Dubourg est de l'autre côté du théâtre.

MADAME NOGENT, *à Léon.*

Vous, monsieur!...

ÉMERANTINE.

Vous, monsieur!...

THOMASSIN, *prenant Léon à part.*

Un instant! puis-je croire
Que vos nombreux amours n'ont pas fait un lien?

LÉON, *montrant à Thomassin Émerantine et madame Nogent, et appuyant sur chaque mot :*

Deux preuves en sont là qui vous le montrent bien!...

THOMASSIN, *à Léon.*

Et vous nous promettez d'avoir plus de sagesse?

LÉON.

Je promets d'être fou par excès de tendresse;
Je sors d'un labyrinthe et rentre au droit chemin...
Si mon fil d'Ariane est là... dans cette main!

Il porte à ses lèvres la main de Clémence

La toile tombe.

FIN.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46.